

RENCONTRE AVEC PIERRE SOLIE

Doubles et complémentaires dans l'œuvre de Pierre Solié

Par Aimé Agnel, psychanalyste jungien, ancien président de la Société Française de Psychologie Analytique et proche ami de Pierre Solié



Le 24 novembre 2013, à Paris, sept associations jungiennes ont rendu un « **Hommage à Pierre Solié** » pour les 20 ans de son départ de cette Terre. A cette occasion, Aimé Agnel nous a offert un magistral exposé concernant les apports originaux de Pierre Solié, en particulier la relation de deux archétypes, double et animus-anima. Le Bulletin est très heureux d'en faire la retranscription et de référencer dans sa rubrique « Forum et réseaux » les nouvelles éditions de certains ouvrages et conférences de ce jungien des plus créatifs.

LA DUALITE FONDAMENTALE DE L'ÊTRE

L'œuvre de Pierre Solié peut paraître trop dense, trop complexe, trop nouvelle dans ses énoncés, trop abstraite dans ses graphiques, tant que ne sont pas reconnus et assimilés certains postulats qui la fondent et l'éclairent.

Le premier d'entre eux est l'existence, pressentie bien avant lui par de nombreux créateurs, poètes et philosophes, d'une dualité fondamentale de l'être, d'un monde double : celui que l'on perçoit immédiatement par les sens et « l'autre monde », invisible et pour une part inconnu, auquel seule une expérience intérieure peut nous donner accès. Gustav Mahler, que son introversion prédisposait à reconnaître l'étrange réalité de cet autre monde, pensait le rendre manifeste, lui donner vie, en composant ses symphonies. Goethe, quant à lui, exprimait ainsi, d'une façon toute subjective, le conflit engendré par le sentiment de cette double réalité : « Deux âmes, hélas, se partagent mon sein, / Et chacune d'elle veut se séparer de l'autre : / L'une, ardente d'amour, s'attache au monde / Par le moyen des organes du corps ; / Un mouvement violent entraîne l'autre loin de la poussière, / Vers les hautes demeures de nos aïeux ! » Ces vers du premier *Faust* sont cités par Jung, dès ses premières conférences de jeune étudiant données à la Société de Zofingue, de 1896 à 1899¹. Car cette division de l'âme lui parle. Il la reconnaît en lui et l'exprime pour le moment ainsi, dans le style un peu ronflant qui est le sien à cette époque : « L'homme vit à la frontière de deux mondes. Il se dégage de l'obscurité de l'existence métaphysique pour faire irruption, comme un météore, dans le

¹ C. G. Jung, *Psychologie et philosophie, Conférences Zofingia (1896-1899)*, trad. A. Lefaucheux, Paris, Albin Michel, 2013, p. 122.

RENCONTRE AVEC PIERRE SOLIE

monde phénoménal, avant de le quitter à nouveau pour poursuivre sa course dans l'infini.²» La référence à Kant est explicite, qui postulait déjà l'existence de deux mondes : le monde phénoménal, seul accessible à la raison, et le monde nouménal, l'autre monde. Mais cette dualité est surtout, pour Jung, un fait d'expérience, qu'il relate dans son autobiographie : sa double personnalité, vécue dès l'enfance comme une énigme dont il ne trouvera que plus tard l'explication – loin de toute référence pathologique – dans l'opposition entre le moi personnel qui se déploie dans les limites du temps, de l'espace et de la causalité et le soi archétypique qui, lui, est perçu comme impersonnel et intemporel. Le problème qu'a posé à Jung la coexistence de ces deux âmes dont parlait Goethe est celui qui se présente dans de nombreuses thérapies où ces deux âmes, ou ces deux mondes, apparaissent nettement séparés et antagonistes : c'est le problème de leur lien possible, de leur échange, de leur rapprochement, peut-être de leur conjonction.

REALITE PSYCHIQUE OBJECTIVE ET REALITE PHYSIQUE OBJECTIVE

J'avais peu à peu fait l'hypothèse, par expérience, que ce qui manquait aux patients souffrant d'une telle coupure entre le monde des grandes images archétypiques, par exemple, et celui des complexes personnels (un monde du *haut* et un monde du *bas*, et un grand vide entre les deux), c'était l'accès au symbole, à un troisième terme. Quand j'ai lu « *La Femme essentielle* » et « *Psychanalyse et imaginal* », j'ai enfin trouvé, dans ce que Pierre Solié nomme *chiasma*, croisement en grec, la confirmation de cette hypothèse. Le *chiasma*, écrit-il, n'est pas une simple sublimation, mais un « passage » – lieu de souffrance et de sacrifice – où s'inscrit le symbole, dans l'entrecroisement du pulsionnel et du spirituel. Pierre Solié, – qui est un continuateur de Jung, comme Jung était un continuateur de Freud, c'est-à-dire en poursuivant et parachevant l'œuvre du Père et non en la répétant comme le font de nombreux disciples – traduit cette dualité première en les termes opposés, mais qui sont pour lui potentiellement complémentaires, de *Réalité psychique objective* et de *Réalité physique objective*. Dans ces expressions, le terme de réalité renvoie, pour une part, à l'utilisation qui en est faite par Jung lorsqu'il parle de « réalité de l'âme », pour rendre compte, essentiellement, de **l'autonomie du psychisme**. Ce n'est pas le moi qui le constitue, il est déjà là. Le sujet ne peut que se confronter (*sich auseinandersetzen*) à cet autre, à cet inconnu radical, s'il veut apprendre à le connaître ou, au moins, à vivre en bonne intelligence avec lui. L'objectivité, cependant, précise Pierre Solié, n'a que le sens, dans ces deux expressions, d'une « *représentation dite objective, mais qui ne l'est, en fait, que par rapport à un système de réalité objective donné* », défini

« *par un système symbolique, c'est-à-dire un système de règles régissant une culture – ou une société – donnée [...] Notre système de réalité objective, conclut-il, n'est pas le même que celui du pays voisin.*³ »

² *Ibid.*, p. 78.

³ P. Solié, *La Femme essentielle, Mythanalyse de la Grande-Mère et de ses Fils-Amants*, Paris, Seghers, 1980, p. 29.

RENCONTRE AVEC PIERRE SOLIÉ

Autant dire qu'il s'agit d'un mythe, dans le sens, ici encore, où Jung l'entendait, c'est-à-dire d'une représentation collective, assurant la vie psychique d'une communauté en lui servant de modèle dynamique, et qui met en scène, le plus rationnellement possible, et au plus proche du vécu, les aléas rencontrés au cours d'un processus d'humanisation et d'individuation.

Le point de vue de Solié, sa théorisation – qui est faite de nominations plus que de démonstrations ou d'argumentations – s'accorde bien avec les formes récurrentes du mythe, privilégiant l'histoire, le récit, le développement, la genèse... Ainsi, adopte-t-il d'emblée, l'intégrant naturellement à son propre système, la conception génétique freudienne des stades oral, anal, génital – présentés par lui dans leur versant pulsionnel « cannibalique » (pour l'oralité), « esclavagiste » (pour l'analité) et « possessif » (pour la génitalité) ; et, décrit-il, dans leur évolution depuis « l'origine de la vie humaine », les échanges entre les deux réalités, psychique et physique.

« C'est la réalité psychique objective qui, dans un premier temps, va recouvrir [par le biais de la projection] la réalité physique objective afin de lui donner une signification [...]. L'on nomme, dit-il, ce premier temps du Sens : « animisme ». C'est là l'interprétation « magique » du monde. Sa conscience est dite « pré-réflexive » (ou « latente », ou « implicite »). [...] Ce n'est que dans un deuxième temps : « réflexif » que nous opérerons la séparation (clivage) de la réalité psychique objective [...] par rapport à la réalité physique objective.⁴ »

Le symbolique (au sens où l'entend Lacan) – s'opposant à l'imaginaire fusionnel du premier temps – naît de cette difficile séparation des deux réalités. C'est par le sacrifice, dont le but, nous dit Solié, est de « combattre la mort en la donnant » et de permettre « la métamorphose, en nous, de la « Bête » qui nous fonde [...] en « Archange » qui nous transcende » que cette séparation s'opère : « un *Sujet*, désormais, fait « pont » (*sum-bolon* en grec) entre les deux réalités objectives.⁵ »

SYNTHESE ENTRE FREUD, JUNG ET LACAN

Cependant, Pierre Solié ne s'arrête pas là, dans cette impressionnante synthèse qu'il opère entre les différents apports freudiens, jungiens et lacaniens. Car après la séparation nécessaire des deux réalités, je le cite,

« la surabondance de la réalité psychique dans les « choses », qui fait de nous des êtres inadaptés, inassouvis, insatisfaits, anxieux... va engendrer un quatrième registre psychogénétique. Si bien que au concret, à l'imaginaire, au symbolique, va s'adjoindre l'imaginal (H. Corbin). L'imaginal en somme est un imaginaire qui ne trouve pas à s'investir en un objet concret là-maintenant. [...] Il anticipe un Devenir de l'humaine condition ».

⁴ P. Solié, *Le Sacrifice fondateur de civilisation et d'individuation*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 13.

⁵ *Ibid.*, p. 12 et 14.

RENCONTRE AVEC PIERRE SOLIE

Il « est le fondement de l'intuition visionnaire [...] prophétique ou poétique. [...] Ce registre, comme le croient les matérialistes mécanistes, ne construit pas du déréel ou de l'irréel, de l'hallucination ou du délire, mais bien au contraire, il dévoile le Réel caché, il l'épiphanise, le manifeste à la conscience.⁶ »

C'est à ce stade imaginal que l'oralité cannibalique, l'analité esclavagiste et la pulsion génitale d'emprise, si elles ont pu être sacrifiées symboliquement, se transmutent en *Agapé* (corrélatif imaginal de l'oralité), *Caritas* (corrélatif imaginal de l'analité) et *Eros* (corrélatif imaginal de la genitalité).

LA MERE SYMBOLIQUE

Le deuxième postulat qui fonde l'œuvre singulière de Pierre Solié, mais qui peut être une difficulté pour ceux qui n'ont rencontré dans leur parcours universitaire que les écrits de Freud et de Lacan, c'est sa critique du schéma œdipien du développement humain. Il ne le réfute pas, en reconnaît la valeur, mais le relativise. Et il montre qu'à côté de cette structure du *Fils-œdipien* (du Père), d'autres structures existent ou coexistent. Ce dont témoignent les nombreux individus, écrit-il, qui opèrent « leur développement psychogénétique dans/et par la mère, sans intervention « cunéiforme » du fameux Père symbolique ; le « coin » phallique maternel (son *Animus*, dirons-nous avec Jung) y suffisant largement.⁷ » Pierre Solié nomme les personnes qui correspondent à cette structure individuelle particulière *Filles* et *Fils-Amants* (de la Mère). Sans doute a-t-il été lui-même un fils-amant de la mère, mais toute théorie psychologique n'est-elle pas « un mélange de science et d'aveu » ?⁸, comme le rappelle Jung, après Nietzsche et quelques autres. Seul un enfant sans père pouvait arriver à décrire de cette façon précise, pertinente, utile à tous, le rôle essentiel, structurant et individuant, de la Mère Symbolique. L'intuition première cependant – comme dut le reconnaître Jung en écrivant le livre de la rupture avec Freud, *Métamorphoses et symboles de la libido* – ne peut se suffire à elle-même. Sa justification et sa valeur se découvrent et se vérifient dans les représentations culturelles comparables, telles qu'elles sont décrites, par exemple, dans les mythes, les philosophies et les religions de tous les temps. Ce que Jung a nommé *amplification*, qui vaut aussi pour l'expérience tout à fait unique que l'analyste retire de sa relation, chaque fois singulière, avec ses patients. C'est en partie grâce à eux, à leur être souffrant, comme à leur être en devenir, qu'il trouve un certain enrichissement, mais aussi une juste limitation de sa pensée.

L'immense culture de Pierre Solié lui a fait ainsi découvrir, dans les mythes de la Grande-Déesse-Mère à Sumer et Babylone, en Egypte, en Asie mineure et en Grèce, le fondement historique de sa conception psychologique des Fils-Amants de la Grande-Mère. Sa relecture, par exemple, du mythe égyptien d'Isis et d'Osiris nous donne une image précise de sa propre

⁶ P. Solié, *La Femme essentielle*, op. cit., p. 31.

⁷ *Ibid.*, p. 26.

⁸ C. G. Jung, *La Guérison psychologique*, Genève, Georg, 1976, p. 184.

RENCONTRE AVEC PIERRE SOLIE

représentation, complémentaire de celle de Jung, du processus d'individualisation, puis d'individuation.

DE L'EROS PULSIONNEL A L'EROS SPIRITUEL

Solié rapporte longuement l'histoire de ce couple incestueux, Mère-Fils-Amant, mais aussi Sœur-Frère, qu'il traite comme un cas clinique, en suivant au plus près ses moments de transformation intérieure, toujours déclenchés par un sacrifice, qu'il soit imposé ou voulu – depuis le pulsionnel fusionnel le plus archaïque jusqu'à ce que Solié nomme la naissance, l'épiphanie (c'est-à-dire l'apparition à la conscience) de l'âme.

Osiris, dieu lunaire des forces végétales, mais aussi des enfers et des morts était un dieu aimé de tous. C'était « un être perpétuellement bon », comme l'était Isis, sa mère et sœur amante. Un dieu, pourrait-on dire, sans psychologie, s'il n'y avait eu l'intervention du mal sous les traits de Seth, le frère ennemi, son « double monstrueux ». Tout être qui se pense ou se veut uniquement bon se voit en effet rappelé à l'ordre par l'inconscient qui impose, souvent brutalement, dans des rêves mais parfois aussi par une atteinte grave du corps, la contrepartie refoulée. Dans le mythe d'Osiris, c'est son corps vivant qui est attaqué par Seth, enfermé dans un coffre fabriqué à sa juste mesure, jeté dans le Nil, puis retrouvé par hasard et découpé en quatorze morceaux. Parallèlement à cette confrontation d'Osiris avec le mal absolu et la mort, Isis entreprend sa quête qui est aussi un deuil : elle coupe une mèche de ses cheveux et s'habille en pauvre femme. Quand elle découvre le coffre d'Osiris dans le cœur d'un cèdre – transformé, à cause de sa beauté, en maître-pilier par le roi du pays – sa douleur est si violente que deux enfants du roi en meurent. Isis ne retrouvera ensuite que treize des morceaux du corps d'Osiris dispersés par Seth. Le quatorzième morceau, le pénis, demeurera introuvable, il avait été dévoré par les poissons du Nil. C'est par les mains d'Isis, « qui le pétrit, nous dit Pierre Solié, le sculpte, le dessine, s'en coiffe et l'impose à l'adoration des foules de toutes les Egyptes⁹ », que ce pénis se métamorphosera en *Phallus* divin.

Par sa longue quête, qui est aussi le temps de la transfiguration d'un éros uniquement pulsionnel en Eros spirituel, Isis s'est confrontée à son propre double infernal, Hator, la Vache sacrée, la Puissante, qui lui ressemble, mais qui avait pris goût au sang des hommes et deviendra la déesse de la boisson. Ces deux doubles infernaux, Seth (double psychologique d'Osiris) et Hator (double psychologique d'Isis) ne sont pas seulement des ombres, au sens jungien du terme, ce sont, pour Pierre Solié, des archétypes – selon lui, oubliés par Jung – qui possèdent « un versant pulsionnel (plus ou moins *infernalisé*) et un versant spirituel (plus ou moins *célestielisé*) ». C'est l'évolution du double, sa lente métamorphose au cours d'une thérapie, qui intéresse Solié.

Il remarque qu'il est d'abord vécu « fusionnellement [...] notamment avec les autres du même sexe, puis, par différenciation, il est assumé par le sujet (personnalisation) ; enfin il s'individue dans l'ordre symbolique

⁹ P. Solié, *La Femme essentielle*, op. cit., p. 39.

RENCONTRE AVEC PIERRE SOLIE

(*évolution socio-culturelle*) et dans l'ordre imaginal (*évolution spirituelle*). Il joue un rôle fondamental dans la constitution du sujet.¹⁰»

Autant dire qu'il existe, tels qu'ils apparaissent au cours d'une thérapie, de nombreux doubles, mais qui n'ont pas la même fonction, la même utilité.

Le **double narcissique** que Pierre Solié rattache à ce qu'il appelle l'imaginaire fusionnel est, le plus souvent, projeté inconsciemment sur un semblable de même sexe (frère ou sœur, camarade d'école ou psychanalyste, auquel est attribué des valeurs que l'on ne saurait s'attribuer à soi-même). C'est donc un étayage, mais qui permet à la personne, par ce redoublement fantasmé d'elle-même, de tenir debout – sur deux jambes si l'on peut dire. Aussi la perte de cette expérience fusionnelle, lorsqu'elle survient, est-elle vécue de façon très dramatique, avec, parfois, un risque grave d'effondrement. Si cette perte se produit au cours d'une analyse, celle-ci est mise à rude épreuve, car le deuil à vivre peut être très long. L'« autre » que le patient, par sa projection, avait rendu *familier*, ne retrouve que peu à peu son statut réel d'*étranger*. Lorsque le « champ projectif » s'épuise enfin, permettant l'accès au *chiasma*, au passage, par la perte du concret, à la symbolisation, le double narcissique, devenu conscient, différencié, introverti, donne à l'être sa profondeur véritable, ouvrant à un dialogue structurant de soi à soi, et permettant, par la rondeur, le plein psychique qui le caractérise dorénavant, un véritable détachement de la Mère.

Solié le nomme alors **noématique** (en référence à Husserl qui distingue la *noèse*, l'acte de penser, du *noème*, qui en est la représentation), parce qu'il favorise le retour du sujet sur lui-même, qu'il lui donne la capacité de *réfléchir* d'une façon réellement personnelle, à partir de son propre fonds, de ses propres rythmes. La réflexion n'est-elle pas, en effet, un temps pris sur le temps ? Jung la décrit, dans ce sens, comme un arrêt, une prise de distance, une attente qui favorise l'émergence d'une pensée nouvelle, inattendue, non apprise.

Le **double idéal** peut prendre, lui aussi, comme le double narcissique, une forme pathologique, et une autre qui ne l'est pas, qui ne l'est plus. Pour Déméter, sa fille Koré, avant l'intervention d'Hadès, est un exemple de cette première forme de double idéal. De nombreuses mères, comme Déméter vieillissante, projettent sur leurs filles la belle image, nostalgique et jalouse, de leur jeunesse, et attendent d'elles, en retour, qu'elles nourrissent et remplissent de leur propre substance leur vide psychique. Ce qui a pour effet de rendre très difficile, voire impossible, la différenciation et l'individuation de ces filles. Pour que Koré devienne enfin Perséphone, c'est-à-dire une vraie personne, il faut une intervention extérieure et brutale, son *rapt* par son oncle Hadès, le Seigneur des Enfers qui la maintiendra hors de portée de sa mère la moitié de l'année, malgré la quête acharnée de celle-ci pour la récupérer. Ce n'est que lorsque le double idéal s'humanise, s'individue, qu'il devient, pour parler comme Pierre Solié, cet archétype en moi qui entre en résonance avec l'Animus différencié de ma partenaire, et cet archétype en elle qui trouve son juste écho dans mon Anima différenciée. Je vais y revenir, car la relation des doubles et des complémentaires (animus et anima) est, pour Pierre Solié, au cœur même de sa théorisation du couple.

¹⁰ P. Solié, *Psychanalyse et imaginal*, Paris, Imago, 1980, Glossaire, p. 195.

RENCONTRE AVEC PIERRE SOLIÉ

Le **double infernal**, quant à lui, qui recoupe, en partie, le concept d'ombre tel que Jung le concevait, prend différentes formes, dont Seth, dans le mythe d'Osiris, est la plus monstrueuse. Leporello, qui, pour Pierre-Jean Jouve, est le *double excrémental* de Don Juan dans l'opéra de Mozart, est une figure beaucoup plus humaine de ce double infernal. Le serviteur fait le sale boulot, à la place de son maître, qui peut ainsi garder les apparences de la respectabilité. De nombreux hommes politiques fonctionnent ainsi.

ÂME, ANIMA-ANIMUS, DOUBLE ET COMPLÉMENTAIRE

Cependant le double, dans cette conception nouvelle, ne se décline pas seul, mais dans ses rapports avec le *complémentaire* de l'homme et de la femme, c'est-à-dire avec l'anima du premier et l'animus de la seconde. C'est sans doute l'apport le plus original de Pierre Solié que cette découverte d'une évolution parallèle de ces deux fonctions psychiques (double et complémentaire).

On sait la place que l'anima et l'animus occupent dans l'œuvre de Jung, le double, quant à lui, n'a été intégré à sa théorie que sous la forme essentielle mais restreinte de l'ombre personnelle. Aussi, la conception que Pierre Solié se fait de l'âme, dans sa généralité, paraît-elle plus précise et plus complexe que celle de Jung. « L'âme, écrit-il, se compose, pour le moins, et au premier chef, de ces deux éléments : le Double (du même sexe) et le Complémentaire (de l'autre sexe) en un même individu ¹¹ » Il précise même que cette âme composite, masculine et féminine, « naquit aux humains, en terre d'Égypte voici cinq mille ans environ » et remarque que sa naissance, sa différenciation et son érotisation, à travers les castrations et sacrifices qui les ont rendus possibles, ont été justement et finement décrits dans le mythe d'Isis et d'Osiris.

Le couple humain d'aujourd'hui est pris, bien souvent, dans un inceste inconscient, qu'il soit génital (possessif), anal (esclavagiste, sado-masochiste), ou oral (vampirique, cannibalique). Le mythe d'Isis et d'Osiris donne à ce couple fixé dans sa *fusion-confusion*, l'image libératrice, contrastée et dynamique, d'une transformation thérapeutique possible, comportant de nombreuses et dures épreuves, mais allant dans le sens d'une véritable humanisation. Dans ce mythe, on assiste, nous dit Solié, à un échange « de masculinité archaïque (animale) perdue par l'homme [Osiris] et acquise mais métamorphosée (gain d'Animus spirituel) par la femme [Isis], tandis que dans le même temps, la femme y perdra de sa « fémeilité » (animale) pour que l'homme la gagne (gain d'Anima spirituelle) mais métamorphosée en fémeilité¹² ».

On remarquera que ce jeu de métamorphoses est essentiellement le fait d'Isis, d'une femme qui découvre sa créativité virile (son animus) en se détachant de son double infernal (de l'utérus dévorant d'Hator), puis en s'individuant au cours de sa longue quête (l'équivalent d'une régression profonde) qu'elle effectue avec sa sœur Nephtys (son Double différencié, noématique). Sa créativité donc, mais aussi sa pensée propre, à laquelle Solié donne le nom de *logos hystericos*, qu'il oppose au *logos spermaticos* de l'homme, pour nettement la distinguer de la pensée toute faite que la femme, pour des raisons sociales ou professionnelles, se trouve

¹¹ P. Solié, *Psychanalyse et imaginal*, op. cit., p. 73

¹² P. Solié, *La Femme essentielle*, op. cit., p. 38.

RENCONTRE AVEC PIERRE SOLIE

contrainte d'emprunter à l'homme. Combien de femmes en analyse, lorsqu'elles ont pu justement se dégager de leur identification à l'homme, découvrent avec un profond étonnement et un sentiment joyeux de libération ce logos hystericos que leur révèle la présence en elles du Phallus symbolique, que Solié qualifie de divin – et qui n'en fait pas des femmes phalliques, mais des femmes entières et *pleines*.

Sur ce point capital, Solié s'inscrit en faux contre Lacan et sa fameuse phrase : « La femme ne peut donner que ce qu'elle n'a pas.¹³ [...] La femme ne peut donner que ce qu'elle a est bien plus juste, remarque-t-il ; et ce qu'elle a, que je n'ai pas, c'est le dieu Eros, le Phallus d'Osiris. » La castration d'Osiris marque, en effet, la fin d'une vision individualiste, dominatrice et concrétiste du monde et des autres.

« C'est le sens, note Pierre Solié, de l'adoration du Phallus manquant d'Osiris, remplacé par une image ou une statue de terre ou de pierre qu'Isis confectionne et pétrit de ses mains. La castration génitale est ici symboliquement réalisée. [...] le sacrifice dans la chair peut être évité parce que l'organe même de la transgression génitale incestueuse – avec tout ce qu'elle contient de charge cannibalique et esclavagiste – a disparu. Et c'est pourquoi l'Eros, le dieu Eros peut naître. »¹⁴

C'est alors seulement, dans cet Eros partagé, que l'homme et la femme, tout en se sachant distincts, peuvent former un seul corps : un « corps phallique », paradoxal, qui fait se conjoindre, ne serait-ce que par moments dans une vie, le pulsionnel et l'imaginal.

Pour mieux comprendre, ce sera ma conclusion, ce **repositionnement radical du Phallus et de l'Eros que Pierre Solié opère**, je ferai appel – pour, au fond, dire les mêmes choses, mais d'une autre façon – à l'écrivain D. H. Lawrence, qui, dans le texte suivant, extrait de *Lady Chatterley et l'homme des bois*, se révèle être un immense psychologue.

Lady Chatterley et le garde-chasse viennent de faire l'amour. C'est une scène admirable qui décrit avec la plus grande finesse et la plus libre crudité ce qu'ont vécu les deux amants, la peur, l'effroi qu'ils ont traversés et les blessures qu'ils ont pansées. Ce premier temps du récit est suivi d'une réflexion sur le sens, encore confus, de ce qui vient d'avoir lieu¹⁵.

« Elle pouvait sentir, tandis qu'il la tenait serrée contre lui, le battement, lent et puissant, de son cœur. Et elle évoquait alors cet autre objet étrangement vivant en lui. Le sexe, invisible pour elle, mais puissamment présent, outreucidant, et qui, par cette outreucidance érigée et aveugle l'avait effrayée un peu. Et, confusément, elle comprenait que c'était l'esprit même de ce pénis dressé, l'âme aveugle et présomptueuse du mâle en lui, qui avait été blessée tout au long de sa vie, blessée dès les premiers jours par sa mère et par son beau-père, et dont la plaie était encore là, béante de douleur et de haine envers le sexe ; parce que le phallus était

¹³ *Ibid.*, p. 304.

¹⁴ *Ibid.*, p. 303.

¹⁵ D. H. Lawrence, *Lady Chatterley et l'homme des bois*, trad.. J. Malignon, Paris, Gallimard, 1977, p. 335 et sq.

RENCONTRE AVEC PIERRE SOLIE

enraciné en lui, poussant tout droit depuis les couches les plus profondes de son âme, tel que dans l'orgueil ingénu de la Création. Et c'était cette bizarre et aveugle nature phallique en lui qui, tout au long de sa vie, avait été blessée et dont la plaie ne se fermait qu'aujourd'hui, tandis qu'il dormait là, avec elle, soumise, dans l'encerclement de sa chair d'homme.

Confusément, elle comprenait enfin la signification du phallus ; il semblait que son cœur soit entré alors dans un monde plus vaste, et neuf. Entre eux deux, créatures hésitantes et humiliées, elle avait vu se dresser ce tiers, cet être dépourvu de toute hésitation, alerte, orgueilleux, étrangement nouveau dans son affirmation de lui-même, poussé là depuis les racines du corps de l'homme. On aurait dit quelque dieu primitif, grotesque mais d'une indicible vitalité ; et dont la vie secrète était distincte de la personnalité de chacun d'eux. Aveugle, il semblait tout surveiller alentour comme font les taupes quand elles sortent du fond de la terre. Certains, devant elle, avaient bien ri de la « résurrection de la chair », mais n'était-ce pas là en effet une résurrection ? N'y avait-il pas en un tel objet quelque chose de la tête d'un dieu mystérieux et grotesque ?

Et cet homme, lui aussi, avait ce dieu en lui qui, toujours blessé, n'était pas mort pourtant, alors qu'en la plupart des hommes il est bien mort, et n'est plus en réalité qu'une simple partie du corps à la disposition de notre individualité, comme les doigts. Oui, chez un homme véritable, le pénis a sa vie qui lui est propre ; et il est un deuxième homme à l'intérieur de l'homme. Il prime la personnalité, qui doit céder le pas et s'incliner devant la sagesse qui est à la racine même de ce mystère : le pénis ; ce pénis qu'on appelle aussi, en certain cas, phallus. Car voilà bien la différence entre les deux : alors que le pénis est un simple élément de cet ensemble physiologique qu'est notre corps, le phallus, au sens ancien du terme, a des racines – et les plus lointaines de toutes les racines – dans l'âme de l'homme et jusque dans sa conscience la plus profonde ; et c'est à travers ces racines phalliques que l'inspiration envahit notre âme.

Confusément, elle comprenait désormais le sens de tout ceci ; et aussi le sens de cette question qu'il lui avait posée tout à l'heure : « Pas seulement faire l'amour, qu'est-ce que ça veut dire ? » Pour lui, il ne pouvait jamais s'agir de « faire l'amour, seulement », car c'est le phallus qui, semblable à la tête d'un dieu mystérieux, s'élevait en lui, mû par sa propre assurance, par son obscur orgueil ; et « faire l'amour » était une chose qui remontait jusqu'aux racines phalliques de son âme. Ce n'était pas pour lui une simple excitation sensorielle opérée pour le compte du moi, de la personnalité. Il avait un phallus et non pas seulement cet organe vulgaire qu'est le pénis. Et c'est de la vie ou de la mort de son phallus que dépendait sa vie et sa mort. [...]

RENCONTRE AVEC PIERRE SOLIE

Cette nuit-là, elle avait compris : la racine de la peur avait été la peur du phallus. Telle avait été la peur fondamentale de l'humanité toute entière ; d'où ses frénétiques efforts, inspirés par la peur, pour déprécier le sexe et pour l'annihiler. D'où la volonté de le rendre insignifiant, [...] aussi inoffensif que le jeu du pistolet à bouchon. Par peur, une fois encore. Peur de cet alter ego qui est en nous ; de cet homoncule si infime, mais qui est un seigneur : le phallus. [...] Cette nuit elle se laisserait enclorre et enserrer dans le corps phallique. Comme un œuf qui s'insérerait dans un calice de métal. Cette nuit, pour une fois, elle s'était délivrée de la peur. [...] Elle savait désormais que pour elle le pire était déjà passé : si ce dragon s'était replié sur elle, ses mille replis n'étaient que douceur et que sécurité. Il y avait maintenant une chose que rien au monde ne pouvait mettre en péril, une seule et unique chose, et c'était le cercle engourdi et parfait du corps unique de l'homme et de la femme : le corps phallique. »

Par la lecture de ces pages, Carl Gustav Jung et Pierre Solié auraient été ô combien confortés dans leur intuition la plus profonde et la plus aventureuse : celle du monde *objectif* de l'âme, réunissant paradoxalement les contraires : le conscient et l'inconscient, le masculin et le féminin, la matière et l'esprit, et donnant au corps, dans l'éros partagé, son véritable pouvoir, sa véritable étendue.